

12 avril

# LE THÉÂTRE

## LE SPECTACLE DE MARIIGNY



OUS maints rap-  
ports, le specta-  
cle de Mariigny  
me semble bien  
de ce va n t. Je  
tiens cepen t a n t  
à dire tout de  
suite que M.  
Jean Vilar, met-  
teur en scène et  
acteur, a rem-

porté le succès le plus justifié dans  
l'Édipe d'André Gide, dont il nous a  
présenté une excellente réalisation.  
Certains lui ont reproché d'avoir forcé  
l'élément comique dans la première  
partie. Mais le texte l'y invitait. La  
vérité est que cet ouvrage désaccoré  
à quelque chose de bien irritant. Il  
en dit long sur le manque de souffle  
et de continuité que l'on constate si  
souvent chez l'auteur. Le passage le  
plus curieux est celui où Édipe se  
félicite de sa naissance illégitime :

— Du temps où je me croyais fils de  
Polybe, je m'appliquais à singer ses  
vertus. Qu'avais-je en moi qui n'eût  
d'abord été dans mes pères? me re-  
disais-je. Écoulant la leçon du passé,  
j'attendais d'hier seul mon ainsi soit-  
il, ma dictée. Puis, soudain, le fil est  
rompu. Jailli de l'inconnu; plus de  
passé, plus de modèle, rien sur quoi  
m'appuyer, tout à créer, patrie, an-  
cêtres... à inventer, à découvrir. Per-  
sonne à qui ressembler que moi-  
même... C'est un appel à la vaillance  
que de ne connaître point ses parents.

Ceci est sans aucun doute une des  
sources de la pensée sartrienne. Sartre  
a d'ailleurs consacré à Gide, dans le  
numéro de mars des *Temps modernes*,  
quelques pages tout à fait significa-  
tives. Mais n'oublions pas non plus le  
passage qui figure dans la scène avec  
Étéocle.

— J'ai compris, moi seul ai compris,  
que le seul mot de passe, pour n'être  
pas dévoré par le Sphinx, c'est  
l'Homme... Comprenez bien, mes pe-  
tits, que chacun de nous, adolescent,  
rencontre au début de sa course un  
monstre qui dresse devant lui telle  
énigme qui le puisse empêcher  
d'avancer... Il y a une seule et même  
réponse à de si diverses questions :  
cette réponse unique, c'est l'Homme,  
et cet Homme unique pour un chacun  
de nous, c'est Soi.

Mais il est simplement équitable de  
reconnaître que l'auteur des *Mouches*  
s'est montré infiniment plus logique  
que Gide; celui-ci, à un moment  
donné, débouche purement et simple-  
ment dans Sophocle, et c'est à lui  
qu'il emprunte le reliquat d'émotion  
qui se dégage malgré tout des der-  
nières scènes. Mais cela aux dépens  
de la cohésion même de la pièce qui  
n'a signifié vraiment pas grand-chose.  
Car on ne parvient guère à voir si  
l'auteur, en la personne du protago-  
niste, renie l'humanisme agressif qu'il  
avait professé. Je ne puis d'ailleurs  
le croire. Il faut ajouter que les ma-  
lencontreuses allusions au christia-  
nisme viennent encore tout embrouil-  
ler. Que tout cela est donc indistinct!

Dirai-je que ce sont les passages  
comiques que je préfère? L'auteur y  
laisse du moins percer ce rire inquié-  
tant que nous avons bien connu. Mais  
il faut avouer que ce comique est  
assez facile, et que notamment, dans  
les scènes entre frères et sœurs, il

n'est pas de très bon aloi. M. Pierre  
Bertin a été un merveilleux Créon (ce  
pourrait bien être le meilleur rôle de  
la pièce). Il a contribué presque autant  
que Jean Vilar lui-même au succès de la  
représentation. Les jeunes acteurs qui  
incarnent Ismène et ses frères ont une  
grâce insolente à laquelle, sans nul  
doute, l'auteur a été infiniment sen-  
sible. Antigone est charmante. On n'y  
croit pas, mais ce n'est pas la faute  
de l'actrice. Les costumes de Gischia  
sont beaux.

~~Le spectacle commence par une tra-  
gédie de M. Clavel qui se nomme  
*Magelone*. Comme dans *La Fille de  
Roland*, on y trouve quelques beaux  
vers. Ici généralement descriptifs :  
l'auteur a été sensible à la grandeur  
de ce pays de lagunes au-devant du-  
quel les Cévennes descendent en gra-  
nd. Quant au reste, c'est un magma  
de vers qui se lève sur un  
fond de des espèces de hous-  
sures destinées à figurer les  
côtes méditerranéennes.  
Mais en été 1940, Mme Ma-  
Renaud a l'obligeance de nous  
montrer ce que nous allons voir. Un  
bon spectacle.~~

G. Marcel

# ŒDIPE A MARIGNY



Marie-Hélène Dasté, Elina Labourdette, Pierre Bertin et Jean Vilar, dans l'« Œdipe », d'André Gide, vus par BEN